

Revue Le Présent de la  
Psychanalyse Janvier 2022

## Troubles dans le genre, ou malaise dans la différence des sexes ?

---

PHILIPPE VALON

Le scandale de la psychanalyse fut en grande partie lié à la découverte de la sexualité infantile inconsciente, faite de fantasmes particulièrement inconvenants. La sexualité des enfants était pour sa part déjà connue, au 17<sup>e</sup> siècle le médecin du jeune Louis XIII décrivait dans son journal les activités érotiques de son royal patient. Mais les fantasmes, incestueux, meurtriers, sadomasochistes, exhibitionnistes, furent considérés comme radicalement étrangers à la nature innocente des enfants. Peu à peu cependant on s'y est fait, et la libération sexuelle a élargi les champs du dicible, du « fantasmable », de l'avouable, même si actuellement une certaine prudence est de retour.

Ce qui rend les psychanalystes scandaleux aujourd'hui est plutôt leur attachement à la valeur décisive de la différence sexuelle dans l'organisation psychique. D'aucuns remplaceraient bien cette « binarité réductrice » par la notion plus fluide de genre. Il y aurait en effet avec la notion de genre, complètement déconnectée de l'anatomie des organes génitaux, de la physiologie sexuelle et absolument indépendante de la fantasmatique inconsciente, une infinie possibilité d'identités de genre, qui rendrait beaucoup mieux compte de la façon de se sentir corporellement et psychiquement.

La différence sexuelle telle que Freud en a montré l'importance psychique accorde à ce qui est vu un rôle déterminant, même si on a pu modifier quelque peu l'aspect originel de la vision des organes génitaux de l'autre sexe, en tenant compte, comme Jean Laplanche, du discours venu des adultes, compromis par leur sexualité inconsciente, et qui précède la vision effective de l'autre sexe. Il insiste aussi sur l'identification sexuée de l'enfant *par* les adultes avant que le processus d'identification *aux* adultes s'engage. Dans *Sexual*, paru en 2007<sup>1</sup>, il a tenté d'intégrer la notion de genre au corpus psychanalytique, notion qui depuis quelque temps connaissait un développement impérialiste, pouvant faire craindre qu'elle n'engloutisse et digère la notion de sexe et en premier lieu la différence des sexes.

Sa tentative ne fut pas vraiment couronnée de succès puisque ce qu'il craignait finit par se produire : la différence sexuelle est radicalement attaquée comme surannée, cli-vante, vestige de l'ordre patriarcal ancien. Actuellement, il semble que maintenir qu'il y a parmi les humains deux catégories sexuées différentes, les hommes et les femmes, soit la plus impardonnable des ringardises ; la multitude des identités de genre subsumant la plate différence des sexes. Au nom de la liberté autonome de chacun, tout *doit* être admis, tout *doit* être possible, tout *doit* être équivalent.

Donc plus de différence des sexes, juste des variantes de l'identité de genre : l'inquiétant (ainsi traduit-on *Das Unheimliche*) de l'autre sexe doit disparaître dans ce maelström indifférencié. Car différencier est la même chose que rabaisser, rejeter, discriminer, c'est raviver l'ordre ancien, la domination masculine hétérosexuelle.

Le genre semble être la solution à toutes les oppositions liées aux différences, car en faisant disparaître les différences, on fera disparaître les oppositions, les hostilités dans

1. J. Laplanche, *Sexual, la sexualité élargie au sens freudien 2000-2006*, Paris, Puf, « Quadrige », 2007.

*Troubles dans le gen.*

une société deve-  
rêve communist  
classes grâce à l  
jusqu'au conflit ir  
Revenons donc  
brillant avenir.

### Le Genre

Le terme de gen-  
et les grammairien  
psychologie par Joi  
rapidement repris  
Tous deux, séparé  
patients ayant des  
génitaux qui rendai  
tion de leur sexe à l  
anomalies n'apparai  
les premiers de cas  
avec des variations n  
des bourses et testi  
nées avec vagin et lè  
pénienne. Aujourd'h  
très rapidement le s  
d'une aberration chro  
cette époque. Leur de  
tué de jeunes adolesce  
avaient permis la dét  
mais dont la puberté :

1. J. Money, *Man and Woman: The Psychology of Gender Identity from Conception to Adulthood*, New York, Praeger, 1972.

2. R. Stoller, *Sex And Gender Development*, New York, Basic Books, 1968.

une société devenue sans conflit. On se croirait revenu au rêve communiste d'une société radieuse sans lutte des classes grâce à la disparition des classes, transposé ici jusqu'au conflit intrapsychique.

Revenons donc sur cette notion de genre promise à un si brillant avenir.

### **Le Genre : John Money et Robert Stoller**

Le terme de genre, utilisé de longue date par les linguistes et les grammairiens, a été introduit dans le domaine de la psychologie par John Money<sup>1</sup> au début des années 1950 et rapidement repris par le psychanalyste Robert Stoller<sup>2</sup>. Tous deux, séparément, travaillaient sur des cas rares de patients ayant des malformations congénitales des organes génitaux qui rendaient difficile ou impossible la détermination de leur sexe à la naissance, et aussi de patients dont les anomalies n'apparaissaient qu'à la puberté. Il s'agissait pour les premiers de cas d'intersexualité ou d'hermaphrodisme avec des variations nombreuses, depuis les garçons nés avec des bourses et testicules mais sans pénis, jusqu'aux filles nées avec vagin et lèvres, mais pourvues d'un clitoris de taille pénienne. Aujourd'hui un caryotype permet de déterminer très rapidement le sexe chromosomique, ou la présence d'une aberration chromosomique, ce qui n'était pas le cas à cette époque. Leur deuxième groupe de patients était constitué de jeunes adolescents dont les organes génitaux externes avaient permis la détermination du sexe à leur naissance, mais dont la puberté advenait en discordance avec ce sexe :

1. J. Money, *Man and Woman, Boy and Girl, Differentiation and Dimorphism of Gender Identity from Conception to Maturity*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1972.

2. R. Stoller, *Sex And Gender*, Londres, Karnac, 1968.

des garçons voyant apparaître des caractères sexuels secondaires féminins, ou l'inverse : des filles que la puberté masculinise. Là aussi le caryotype permet actuellement de connaître le sexe chromosomique, ou parfois les cas dits de chimères dans lesquels il existe dans le même organisme des cellules de lignées différentes, certaines XX et d'autres XY.

Ces cas posaient aux familles des nouveau-nés, aux adolescents et aux médecins consultés des problèmes considérables, et notamment pour la déclaration de l'enfant à l'état civil dans le premier groupe de cas. Les problèmes sont devenus plus aigus dans les années 50 quand sont apparues des possibilités chirurgicales de « réparation » des organes génitaux externes anormaux, et des hormones de synthèse capables de bloquer une puberté anormale, ou de pallier un défaut de sécrétion hormonale.

La question posée aux équipes pédiatriques, et à Money ou Stoller, était d'évaluer l'impact psychologique sur l'enfant et sur les parents de telles interventions, de tels « réassignements » selon leur terminologie, lorsque qu'on était amené à proposer un « changement » de sexe.

Money s'est rapidement convaincu que le sentiment d'appartenir au groupe humain masculin ou au groupe humain féminin était de façon prépondérante lié à l'environnement humain de l'enfant et que cette « identité de genre », comme il l'a nommée, prévalait sur le sexe anatomique et biologique. La question était à l'époque fortement débattue, et beaucoup de biologistes, entre autres, avaient une opinion strictement inverse, arguant que l'imprégnation hormonale pré et périnatale avait un impact sur le cerveau dans le sens d'une différenciation nette entre garçon et fille ; c'est de là que venait selon eux la différence de « genre » observée chez les enfants. Ils entendaient par là ce qui les différencie dans leurs comportements, leurs intérêts, etc., à l'exclusion des caractères sexuels primaires et secondaires strictement dépendants de la production hormonale.

Pour étayer son opinion, Money prétendait que les réassignations précoces des nourrissons étaient en général des succès sur le plan de l'identité de genre et sur le plan du choix d'objet sexuel. Ces enfants ne différaient pas des cohortes d'enfants « normaux ». Lorsque les interventions survenaient tardivement en revanche, l'échec était beaucoup plus fréquent.

L'existence d'individus initialement déclarés d'un sexe sur des arguments anatomiques ou biologiques, mais qui une fois réassignés pouvaient se développer harmonieusement dans l'autre sexe plaidait en faveur d'une prééminence du genre, acquis après la naissance et sous l'influence du milieu, sur le sexe anatomique et même sur le patrimoine génétique lorsque celui-ci a pu être déterminé.

Ni Money ni Stoller ne pouvaient cependant scientifiquement affirmer la validité de leur théorie, car ils ne disposaient pas de « cas témoins ». La médecine n'étant pas une science expérimentale, il n'était pas possible de faire des expérimentations en décidant de ne pas traiter une cohorte d'enfants, pour la comparer aux cas traités. Stoller a cru trouver son groupe témoin « expérimental » avec les transsexuels, une expérimentation de la nature avançait-il. En étudiant ces cas étranges, il pensait avancer dans la définition et dans l'étude de l'identité de genre, et pouvoir montrer sa relative indépendance de la différence sexuelle.

Money cherchait aussi à asseoir sa théorie avec un cas ou un groupe témoin, et il a cru le trouver avec le célèbre « cas David<sup>1</sup> ». Un cas qui a donné lieu à de nombreuses publications. David était pourtant hors des cas d'intersexués à partir desquels avait émergé la notion d'identité de genre, il n'était pas non plus transsexuel. Il était à sa naissance un garçon biologiquement et anatomiquement parfaitement normal.

1. J. Colapinto, *As Nature Made Him: The Boy who was Raised as a Girl*, New York, Harper-Collins, 2001.

Mais à l'âge de 8 mois, il subit, pour traiter un phimosis, une intervention qui tourna mal, et le bistouri électrique utilisé par le chirurgien provoqua une brûlure grave du pénis, lequel disparut totalement et irrémédiablement. Mais surtout David avait un jumeau homozygote, et lorsque le cas fut présenté à Money, il vit l'occasion d'étayer sa thèse avec un cas témoin, le frère jumeau. David fut donc opéré et « transformé » en fille à l'âge de 22 mois. Money publiera sur ce cas pendant près de quinze ans, en décrivant combien les deux enfants se développaient harmonieusement, l'un dans le genre masculin, l'autre dans le genre féminin, apportant à sa thèse un argument de poids. On ne saura que dans les années 90, soit trente-cinq ans après l'intervention, qu'en fait ce fut un échec, que le garçon n'avait jamais adopté l'identité féminine qu'on lui imposait, et qu'il avait, à l'âge de 15 ans, refusé la poursuite de la transformation (hormones et vaginoplastie) et repris une identité masculine.

#### L'identité hermaphrodite selon Stoller

Stoller était beaucoup plus mesuré que Money et sans doute plus honnête. En particulier, il n'a jamais évacué l'importance des fantasmes inconscients du sujet et de ses parents dans la constitution de l'identité de genre. Il note par exemple que les difficultés sont d'autant plus grandes que l'incertitude sur le sexe de l'enfant met les parents dans un grand embarras quant à la façon dont ils considèrent l'enfant. Ceci apparaît de façon très nette dans : « The hermaphroditic identity of hermaphrodites<sup>1</sup> ». En effet, à la naissance (et même avant celle-ci), les parents voient le sexe de leur enfant, et il en découle toute une série de comportements différenciés à son égard. Le premier de ces comportements est la nomination : le nom de l'enfant est choisi en

1. R. Stoller, *op.cit.*, chap. 4, p. 29-38.

fonction de l'information donnée par les organes génitaux externes. En découle aussi une façon de parler à l'enfant et de l'enfant : mon fils, ma fille, et tout le langage s'adressant à lui en est affecté : pronoms et accords sont différenciés. De plus, ajoute Stoller, et c'est absent chez Money, toute la fantasmagorie inconsciente des parents est différemment mobilisée dans la communication avec l'enfant selon qu'il est reconnu comme mâle ou femelle. L'acquisition de ce noyau d'identité de genre découle pour beaucoup de cette relation genrée et sexuée des parents avec l'enfant, mais elle est aussi fortement reliée selon Stoller aux sensations procurées à l'enfant par la présence de ses organes génitaux, et la perception qu'il en a. Ce noyau d'identité de genre est établi très tôt (il dit au moment du stade phallique c'est-à-dire 2/3ans, les études actuelles diraient plus tôt encore, autour d'un an/18 mois), tandis que l'ensemble de l'identité de genre se construit au moins jusqu'à la fin de l'adolescence. Il avance que ce noyau se constitue de façon non conflictuelle, ce qui n'est pas le cas du reste de l'identité de genre, avec l'intervention de l'angoisse de castration chez le garçon et de l'envie de pénis chez la fille. Le noyau de l'identité de genre aboutit à cette conscience de l'enfant : je suis un garçon ou je suis une fille.

La constitution de ce noyau peut cependant connaître des perturbations et tout particulièrement quand les organes génitaux externes sont douteux, et quand le doute se trouve aussi, et peut-être d'abord, chez les parents. Stoller rapporte le cas d'un patient qui à la naissance fut déclaré féminin malgré des organes génitaux externes douteux. Si la déclaration par le médecin fut fille, les parents n'en eurent pas la certitude. Au point que face aux questions de leur « fille » sur l'étrangeté de ses organes, ils répondaient : « C'est quelque chose dont on ne parle pas. » Pourtant « elle » continuait à se poser des questions, relancées par ses expériences infantiles : les enfants se montrant réciproquement leurs organes, elle

vit que les siens ressemblaient beaucoup à ceux des garçons. Puis la puberté sans l'arrivée des seins et sans règles, mais avec un important développement en taille et en musculature la laissa perplexe, entre-deux, d'autant qu'il n'apparut pas de pilosité faciale, ni de mue de la voix. Une intervention chirurgicale à l'âge de 18 ans dans le sens féminin amena un répit temporaire, et son attirance érotique pour des femmes lui permit de se trouver une identité dans le groupe des « lesbiennes masculines ». Cette identité avait partiellement recouvert ce qu'enfant elle avait ressenti d'être à la fois mâle et femelle. Plus tard, un examen de caryotype approfondi devenu possible révéla qu'elle était chromosomiquement mâle, avec un appareil génital masculin, mais hypotrophié avec hypospadias (méat urinaire placé à la base du pénis). La vie de la patiente changea. Elle tomba amoureuse, pour une relation longue, d'une femme, et peu à peu elle adopta un mode de vie et une apparence plus masculine, autant que sa biologie lui permettait compte tenu d'une castration ancienne et de l'absence de prise d'hormones.

Stoller avance que l'identité hermaphrodite de l'enfant s'est constituée à la fois à partir de la vision de ses propres organes et à partir de la comparaison avec ceux des autres enfants, et à partir de l'incertitude qu'avaient les parents quant au sexe de l'enfant. C'est l'échec de la constitution conflictuelle du noyau d'identité de genre qui aurait abouti à l'identité hermaphrodite, conflictuelle et instable dans ce cas. Ne se sentant ni nettement mâle ni nettement femelle, elle ne pouvait se reconnaître dans aucun des deux genres communs, elle s'est trouvée avec l'identité « gouine masculine » (*sic*) au plus près de ce qu'elle pouvait se sentir être, bien qu'elle sache que ces femmes étaient différentes d'elle, car elles se savent femelles et s'identifient à des mâles.

Dans sa discussion, Stoller ne perd jamais le fil qui relie pour lui genre et sexe : avec ce cas d'hermaphrodisme, il peut montrer que le noyau d'identité de genre a deux

sources principales : d'une part les sensations, celles corporelles fournies par les organes génitaux et celles fournies aussi par le corps vu des autres enfants et d'autre part les messages transmis par les parents au sujet de l'identité de genre. Dans le cas de l'hermaphrodite, les sensations corporelles sont discordantes et les messages parentaux flous, ce qui amène l'enfant à cette conclusion : j'existe, mais pas comme appartenant aux deux seuls sexes qui existent dans ce monde. Ainsi se constitue une identité de genre autre, ni mâle ni femelle, les deux ou rien du tout, entraînant un certain nombre de conséquences dans la structure du caractère et dans le mode de vie, en particulier la vie amoureuse et sexuelle.

Cette hypothèse de la construction d'une identité de genre hermaphrodite permettrait d'expliquer pourquoi certains intersexués parviennent à se fixer dans une nouvelle identité de genre assez tardivement tandis que pour d'autres, qui avaient construit un noyau d'identité de genre nettement mâle ou femelle, le changement s'avère impossible ou largement conflictuel. Dans ces cas, changer de sexe du fait d'une puberté discordante d'avec le sexe initialement attribué revient à renoncer à son identité.

On peut voir combien l'hypothèse de ce troisième genre, hermaphrodite, a une valeur principalement pragmatique, et n'engage pas une critique de la partition en deux genres de l'humanité, ni ne diminue l'importance de la différence des sexes, puisque l'une des sources principales de la constitution de ce noyau d'identité de genre est précisément le fait de comparer son anatomie génitale à celle des autres, activité à laquelle se livrent les enfants dès le plus jeune âge.

Dans ses textes sur les transsexuels<sup>1</sup>, Stoller ne fera pas appel à ce genre hermaphrodite. Pour lui il s'agit de cas où

1. R. Stoller, *op. cit.*, Part II, Patients without Biological Abnormalities, p. 86-228.

l'identité de genre s'est construite contre le sexe anatomique par ailleurs sans équivoque, principalement du fait d'une constellation familiale particulière, mais où la question de la sensorialité est là aussi au premier plan. Il insiste en effet sur la remarquable constance d'une éducation infantile où le contact corporel mère enfant a été particulièrement proche et prolongé et surtout indispensable à l'équilibre affectif de la mère, et de pères qui pour être présents ont au moins laissé se prolonger un tel contact et la féminisation précoce de l'enfant, voire l'ont favorisé. Ce contact corporel étroit et prolongé crée une symbiose mère/enfant d'un type particulier, différent de celle qui unit les patients schizophrènes à leur mère. Cette conception de la symbiose doit beaucoup à la théorie de Margaret Mahler, très en vogue à cette époque dans le monde anglo-saxon. On ne décrirait plus les choses de cette manière de nos jours, même en Amérique.

Stoller a besoin de sa notion d'identité de genre, de son noyau acquis très tôt et non modifiable, pour rendre compte de cette curiosité clinique que représentent les transsexuels. Ces individus qui affirment que leur corps est en contradiction avec l'essence de leur être, et demandent avec une insistance tragique et souvent désespérée que l'on mette en conformité leur corps avec ce qu'ils se sentent être. Il y voit la confirmation de l'importance de la constitution du noyau de l'identité de genre, et de sa prééminence sur le sexe anatomique, et une confirmation du caractère non conflictuel de cette constitution puisque le sentiment d'appartenir au genre qu'ils n'ont pas est absolument non conflictuel chez les transsexuels (c'est d'ailleurs comme cela qu'il les différencie des autres dysphories de genre). Il distingue cette certitude d'une certitude délirante en ce que, dit-il, il n'y a pas chez ces patients d'autres signes qui laisseraient penser qu'ils sont psychotiques. La psychose reste cependant le

diagnostic différentiel majeur à établir dans ces cas, en particulier pour s'engager ou non dans un traitement dit de transformation, aujourd'hui dit de « transition ». D'où l'importance pour les équipes médico-chirurgicales auxquels les candidats au « changement de sexe » s'adressent d'un diagnostic sûr. Les transsexuels sont loin d'être les seuls à demander une intervention, des psychotiques le font, mais aussi certaines personnalités narcissiques.

C'est une des raisons qui fait que les patients sont examinés longuement par des psychologues et des psychiatres avant l'engagement dans une transformation, un point qui est toujours négligé par les tenants modernes de l'identité de genre contre la différence des sexes, dont Judith Butler, comme on va le voir.

#### Judith Butler : « Rendre justice à David<sup>1</sup> »

Judith Butler s'est en effet intéressée aux travaux concernant les intersexués et les transsexuels, et d'ailleurs plus à Money qu'à Stoller. Elle a publié en 2004 ce texte consacré à l'une de ces réassignations de sexe. Mais elle n'a pas choisi un de ces cas délicats de nouveau-né intersexué ni d'hermaphrodisme qui apparaît à la puberté, elle a écrit à propos de « David », le cas emblématique et finalement frauduleux de Money.

Elle reprend cette affaire dans la perspective qui est la sienne, d'emblée sous le haut patronage de Foucault, sous l'angle de la politique de la vérité décrite par cet auteur :

1. J. Butler, "Doing Justice to Someone: Sex Reassignment and Allegories of Transsexuality", in *Undoing Gender*, London, Routledge, 2004; « Rendre justice à David » en est la traduction française par M. Cervulle, dans *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, (Les citations de cet ouvrage sont issues de cette traduction).

« politique qui se rapporte à ces relations de pouvoir qui circonscrivent à l'avance ce qui pourra ou non compter comme vérité, qui ordonnent le monde selon une certaine conception réglée et régulable, et que nous acceptons comme le champ même du savoir ». Point pertinent, ajoute-t-elle, lorsque se posent les questions suivantes : qui est reconnu en tant que personne ; quel genre est tenu pour cohérent ; qui peut être reconnu en tant que citoyen<sup>1</sup> ?

Sa perspective sera donc de démontrer que les réassignations de sexe, ou de genre des intersexués sont pratiquées au nom de la perpétuation de la domination masculine hétérosexuelle au travers de l'obligation faite à ces enfants d'appartenir à l'un des deux seuls genres reconnus par ces dominants et dans le but de les contraindre à l'hétérosexualité obligatoire. Pour elle l'idéal serait en fait de ne pas intervenir sauf à la demande « autonome » des individus concernés, car en fait les genres seraient plus nombreux que les deux « obligatoires », et la société *devrait*<sup>2</sup> pouvoir admettre cette pluralité, y compris le genre intersexué. Butler fera appel à l'appui de cette thèse aux écrits de Cheryl Chase et de L'« Intersex Society of North America ». Cette association regroupe des personnes intersexuées réassignées qui luttent contre ces réassignations précoces, pour un certain nombre de motifs qui pointent les difficultés posées par ces pratiques : une fonctionnalité insatisfaisante des organes concernés, des cicatrices mutilantes, mais aussi pour des motifs plus idéologiques comme le non-respect de l'autonomie des patients mineurs, ou la prééminence donnée à la congruence entre le genre et l'anatomie pour décider de la réassignation ou de la mise en conformité apparente des organes génitaux externes.

1. J. Butler, *op. cit.*, p. 76-77.

2. La société *devrait* : même au nom de la liberté, on ne peut s'empêcher de prescrire une norme.

Reprenons David là où on l'a laissé plus haut : il reprend son identité de garçon à l'âge de 15 ans alors qu'il a pris des hormones féminines pendant deux ans, et qu'on lui propose une vaginoplastie, qu'il refuse. Par la suite il subira, à sa demande cette fois-ci, d'autres interventions chirurgicales pour enlever les seins apparus avec la prise d'hormones et pour une plastie pénienne, devenue possible. Mais l'affaire ne s'arrête pas là puisque le jumeau qui a eu d'abord un frère, puis une sœur un peu bizarre, puis de nouveau un frère a développé à l'adolescence une schizophrénie, et que les deux se sont suicidés à deux ans d'intervalle au début de leur quarantaine<sup>1</sup>.

Le cas de David est donc repris par Judith Butler, avec les meilleures intentions du monde puisqu'il s'agit de lui rendre justice. Mais quelle justice, peut-on se demander d'emblée, puisqu'il se trouve encore instrumentalisé au service d'une thèse, ici celle qui tiendrait le langage pour absolument performatif, du moins le langage « désassujéti » de l'emprise de la norme. Quelle justice rendue à David quand Butler met en doute la validité de son souhait d'être un homme et de faire pratiquer les interventions de phalloplastie au motif que « le certain désassujétissement de son discours n'implique pas qu'il soit un sujet, au sens où Foucault le définit : être en mesure de mettre en jeu l'opération critique afin de désassujétir le sujet de la norme par la politique de la vérité<sup>2</sup> ».

Singulière conclusion au terme d'un parcours de justice qui ne brille pas par une absolue honnêteté tant l'auteur prend de libertés avec les faits et en particulier ceux relatés par ses propres sources.

1. Il semble que ni Money, ni Diamond, un biologiste tenant de l'origine uniquement génétique et biologique du genre, qui a publié des articles attachant Money à partir du témoignage des deux frères, ne se soient interrogés sur le rôle qu'a pu jouer le fait d'être réduits à des objets d'expérimentation dans le destin tragique de ces deux hommes.

2. J. Butler, *op. cit.*, p. 92.

La première de ces libertés concerne un point important de l'identité (au sens de l'état civil) du « sujet » dont elle parle : c'est l'omission systématique de l'un des noms de David. Judith Butler mentionne en effet David, le nom qu'il s'est donné lorsqu'à 15 ans il a décidé de reprendre une identité d'homme, et Brenda le nom que ses parents lui avaient donné au moment de sa réassignation dans le genre féminin, mais Bruce, son prénom de naissance a absolument disparu. C'est pourtant celui qu'il a porté de sa naissance à l'âge de 22 mois, c'est-à-dire jusqu'à la décision opératoire de « réassignement ». Omission singulière qui ne peut être ignorance, car il suffit de taper David Reimer sur Google pour obtenir ces trois identités, et qui a pour effet d'éradiquer la prime enfance et l'infantile. Discourir sur l'identité de genre, ou l'identité sexuelle de David, sans ne serait-ce que mentionner que pendant vingt-deux mois il fut considéré par ses parents comme un garçon sans la moindre ambiguïté, qu'il fut porteur d'un prénom que pour des raisons qu'on ne connaît pas il a choisi de ne pas reprendre est pour le moins surprenant. Sauf à penser que dans la construction de cette identité sexuelle ou de genre ou les deux, les expériences infantiles précoces, les échanges conscients et inconscients avec les parents, eux-mêmes pourvus d'un inconscient sont sans effet ou bien négligeables. Pour Jean Laplanche, loin d'être aussi conflictuelle que le supposait Stoller, l'identité de genre résulte d'un travail de symbolisation parce que l'assignation du genre se trouve compromise par des messages énigmatiques émanant du monde adulte. Le genre, message compromis par les fantasmes inconscients parentaux, viendrait à être organisé ou « traduit » par la différence des sexes, mais cette traduction laisse nécessairement un reste qui tombe sous le coup du refoulement constituant selon Laplanche le sexuel infantile, le Sexual.

Une telle omission est significative d'un rejet de la chose inconsciente, mais surtout est au service d'une cause. Pour ce faire, et finalement suivant Money dans son défaut d'honnêteté, Butler prend encore d'autres libertés avec la vérité. Elle dit par exemple que David a été reconnu garçon sans ambiguïté, ce qui est exact, puis elle ajoute que cette personne a été considérée comme fille quelques mois plus tard, ce qui est absolument faux : ni les parents ni Money ne l'ont considéré comme fille, il a été décidé de l'élever comme fille après l'intervention chirurgicale, décidée du fait de la destruction irrémédiable de son pénis. De même lorsqu'elle évoque les très nombreux entretiens, ou plutôt « interrogatoires » qu'a dû subir Brenda, elle est en contradiction avec ses propres sources, puisque David Reimer parle lui d'une visite *annuelle* à Baltimore où travaillait John Money, même s'il est exact qu'il en garde le souvenir de moments très traumatisants. En particulier de la dernière au cours de laquelle une psychologue lui a parlé de la féminité, laquelle psychologue s'est avérée être une transsexuelle, patiente de Money. Mais lorsque Butler dit sans autre forme d'argumentation que « recruter des transsexuelles constituait l'approche de Money », elle transforme un expédient hasardeux en une méthode réfléchie.

Ainsi ce cas frauduleux semble entraîner ceux qui le commentent à la fraude : que ce soit celle des détracteurs de Money qui se fondent sur lui pour étayer la thèse de la primauté de la biologie, que ce soit pour prendre appui sur ce cas pour argumenter contre les interventions accordées ou refusées aux transsexuels. On ne peut que suivre Butler lorsqu'elle critique Nathalie Agier écrivant que le cas de David a la force d'une allégorie<sup>1</sup>, quand il n'est que le triste résultat du défaut déontologique d'un homme animé par la volonté de démontrer sa théorie, mais elle aussi s'engage sur

1. J. Butler, *op. cit.*, p. 80.

le terrain allégorique : « David allégorise ainsi une certaine transformation transsexuelle sans complètement l'exemplifier », écrit-elle en commentant les interventions de construction chirurgicale du phallus qu'il a fait faire<sup>1</sup>.

Elle aborde la question des intersexués, en approuvant la lutte de certains d'entre eux (Cheryl Chase) pour que les traitements ne soient proposés qu'en fonction du choix de l'enfant, lorsque celui est assez grand pour choisir, en « connaissance de cause ».

Il est net à ce moment que la question de la construction du « noyau d'identité de genre » dans la petite enfance théorisée par Stoller est complètement passée à la trappe, et avec elle la question de l'impact de l'incertitude parentale quant au sexe de leur enfant. Là encore la chose inconsciente, de l'enfant comme de ses parents, est ignorée ou rejetée, ce qui rend le discours quelque peu bancal.

Butler signale bien que David est pris en exemple pour parler des interventions sur les intersexués, ce qu'il n'est pas et sur des transsexuels, ce qu'il n'est pas non plus. Mais elle ajoute : « Le corps devient le point de référence d'un récit qui ne parle pas de lui, mais qui épouse pour ainsi dire ses formes, afin d'inaugurer un récit qui interroge les limites de ce qui peut être conçu comme humain. Ce qui est inconcevable ne cesse pas d'être conçu par des procédés narratifs, mais quelque chose reste hors du récit, un moment qui résiste et qui signale que l'inconcevable persiste. » L'appel à la performativité de la narration vient à point nommé quand il devient absurde de continuer à utiliser David Reimer pour soutenir des causes qui lui sont étrangères, et le corps n'est plus que le produit d'une narration. Face à ce qui est vu comme excès de naturalisation du corps et du sexe, on aboutit à une dénaturalisation totale qui en ferait un pur produit

1. J. Butler, *op. cit.*, p. 83.

Ti  
du  
vé  
pa  
me  
tik  
int  
noi  
au  
frai  
acc  
adu  
aut  
sera  
erre  
pati  
par  
diffi  
Il  
blèn  
auta  
haut  
réass  
avec  
aimé  
cohé  
de réj  
dont  
trans  
des n  
social  
Ma  
genre

du langage performatif. Exit le corps biologique, le corps vécu, le corps érotique, et bien sûr le corps fantasmatique.

Avec de tels raisonnements, où n'existe que ce qui est narré par le langage performatif, où le sujet désassujéti est parfaitement autonome (des autres et de l'autre en lui, et de l'infantile en lui), on en arrive à un paradoxe. Il ne faudrait pas intervenir pour les enfants ou les adolescents intersexués, au nom des dégâts que causent les interventions chirurgicales et au nom de leur autonomie bafouée, en négligeant la souffrance muette que ces anomalies causent. Mais il faudrait accepter sans discussion les demandes des transsexuels adultes, et même adolescents aujourd'hui, au nom de leur autonomie et de leur liberté. Dans le premier cas, la chirurgie serait mutilation, dans le second elle serait « réparation d'une erreur de la nature », comme le proclament souvent ces patients. Au surplus, mettre en parallèle les problèmes posés par les enfants intersexués et les transsexuels est un argument difficilement acceptable tant ils sont de nature différente.

Il est certain que ces réassignations posent d'infinis problèmes, il est non moins clair que ne rien faire en pose tout autant, il n'est que de se référer au cas de Stoller évoqué plus haut à propos de l'identité de genre hermaphrodite. Ne pas réassigner, mais « imaginer un monde dans lequel les individus avec des attributs génitaux mixtes pourraient être acceptés et aimés sans que leur genre ait à être rendu plus socialement cohérent et normatif<sup>1</sup> » tient du vœu pieux idéaliste en guise de réponse aux familles d'enfants intersexués, aux adolescents dont la puberté montre l'hermaphrodisme, tout comme aux transsexuels qui ne voient de solution à leur détresse que dans des mutilations chirurgicales. C'est là aussi une injonction sociale tout aussi normative que celle qui est critiquée.

Mais au fond ce n'est pas ce qui intéresse les tenants du genre, ces problèmes ne sont qu'un prétexte à établir une

1. J. Butler, *op. cit.*, p. 83.

thèse, une de plus pourrait-on dire. Leur intérêt est la dénonciation de la norme, norme imposée de l'extérieur, et d'abord par le langage, qui préexiste au je lui-même ; langage dans lequel il lui faut pourtant bien se modeler pour comprendre le monde et être compris par les autres. L'idéal d'une totale autonomie par rapport à la norme fait l'impasse sur l'hétéronomie première de l'être humain, du fait de son irréductible néoténie.

Selon Butler, il y a d'un côté cette norme extérieure, le langage et de l'autre côté, le monde du ressenti et de l'être, deux champs distincts pour David, avance-t-elle. Une telle conception du fonctionnement psychique, un brin naïve quand même, a le grand avantage de ne pas se préoccuper de l'inconscient, et justement de la question de la représentation inconsciente (représentation chose), de sa liaison avec la représentation mot, et du lien de ces représentations avec les affects, toute cette théorie de la représentation qui fait précisément que le monde externe de la norme et le monde interne du sentiment ne sont pas si séparés, et que leur commerce est des plus complexes, puisque c'est là que vont s'opérer les mécanismes tels que refoulement, déplacement, déni, clivage.

C'est en se privant de tout le procès de la représentation que la norme ne peut jamais être intériorisée, qu'elle reste absolument extérieure au sujet, et devient une menace pour l'autonomie. L'identification dans ses diverses formes (primaire, narcissique, secondaire) perd toute place dans la construction de l'« interne ». La norme, puissance externe et malfaisante, peut alors être ceci : « Et si l'action de la norme ne résidait pas simplement dans l'idéal qu'elle exprime, mais dans le sentiment d'aberration et de monstruosité qu'elle porte avec elle<sup>1</sup> ? »

Il est remarquable que la dimension symbolique du langage soit éliminée dans toute cette discussion. Le langage est

1. J. Butler, *op. cit.*, p. 88.

certes un acte, parler c'est faire, mais ce n'est pas que cela. De même qu'avoir ou pas un pénis, pour David comme pour tout être humain, ne se résume pas à la question anatomique. En éliminant l'aspect symbolique, du langage comme du phallus, il ne reste pour rendre compte de l'énigmatique que l'appel à « l'inénarrable, l'indicible, l'indescriptible<sup>1</sup> ». À trop vouloir éliminer la dimension inconsciente et ses rapports avec le conscient, à trop vouloir se dégager du socle corporel biologique anatomique, on finit par en appeler à la transcendance qui est nécessairement au bout de cette catégorie de l'indicible. Mais alors, comment faire cadrer l'indicible avec la performativité du langage, quel degré d'existence accorder à ce qui ne peut être dit ?

L'autonomie ne peut éliminer l'énigme, l'étrange et l'étranger en soi, et l'identité de genre ne peut résumer la complexité d'une personne humaine, même avec le secours de l'intersectionnalité si en vogue en ce moment. Il faudrait pour cela que les humains naissent déjà adultes, ou même qu'ils naissent de leur propre volonté. Conception, nomination et identification première sont nécessairement le fait de l'autre, l'autre adulte, secourable, disait Freud, étranger persécutant dans le cas présent.

Si la différence des sexes ouvre sur la possibilité de concevoir une part de son être à soi-même étranger, il semble bien que l'infinité des identités de genre ouvre sur la certitude (illusoire ?) d'une totale clairvoyance sur soi-même. Être identique à soi-même, à l'idée que l'on a de soi-même, n'est-ce pas la plus effrayante des pensées totalitaires ?

C'est sans doute ce qui rappelle le plus le *Malaise* de Freud. Au cœur de la revendication de liberté, d'autonomie se trouvent les germes de la plus terrible des censures, du plus radical des rejets de l'autre, de la plus effrayante des dictatures.

1. J. Butler, *op. cit.*, p. 91.